

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 92 (1947)
Heft: 4

Artikel: L'importance des connaissances techniques en matière d'armement de l'officier de renseignements [suite]
Autor: Schaufelberger
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-348373>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'importance des connaissances techniques en matière d'armement de l'officier de renseignements

Suite.

L'effet des armes ennemies se faisant sentir à des distances toujours plus grandes interdit également le rassemblement de nombreux aides du commandement. Pour être renseigné sur ses propres troupes et sur l'ennemi, le chef a besoin d'organes lui permettant de voir et d'entendre à plus grande distance. Pour donner ses ordres, il doit pouvoir disposer d'un moyen lui permettant de transmettre sa volonté jusqu'à l'endroit le plus éloigné du champ de bataille. Pour que ces moyens artificiels s'adaptent tant soit peu aux organes donnés à l'homme par la nature, il faut que le temps de transmission soit court, c'est-à-dire que les chefs de tous grades aient encore le temps de réagir aux événements du champ de bataille. N'oublions pas, toutefois, que l'ennemi a également besoin d'un certain temps, normalement de même durée que nous, pour ses transmissions. Si les deux adversaires disposent de moyens inégaux, il en résultera de si flagrantes différences dans la conduite de la bataille qu'elles décideront de l'issue de celle-ci. La première guerre mondiale nous en fournit quelques exemples :

1. Pendant la bataille de Tannenberg, les Allemands réussirent, grâce aux performances des troupes de transmission et du service de renseignements, à capter et à déchiffrer des messages radio de l'adversaire. Cela leur permit de

compenser leur infériorité numérique par un regroupement de leurs forces effectué à temps et de battre leur adversaire d'une manière décisive. Il est néanmoins difficile d'établir si l'insuffisante collaboration des armées Rennenkampf au nord et Samsonow au sud provient uniquement du mauvais fonctionnement des services de liaison et d'information ou si le désaccord personnel des deux commandants d'armées y est aussi pour quelque chose.

2. A la bataille de la Marne, les services de transmission et de liaison allemands firent complètement fiasco ; Moltke le jeune et son état-major ne disposaient d'aucun moyen pour intervenir auprès des commandants d'armée Kluck et Bülow. Une liaison suffisante n'existait pas non plus entre ces deux commandants d'armées. C'est la raison pour laquelle le lieutenant-colonel Hentsch, envoyé comme officier de liaison, fut investi d'une mission qu'il était incapable de remplir. La perte de cette bataille influença d'une manière décisive le cours de la première guerre mondiale.
3. L'activité de la flotte allemande fut fortement paralysée par le fait que les Anglais avaient réussi à capter et à déchiffrer à temps tous les ordres donnés par radio et avaient ainsi la possibilité de prendre à temps les dispositions qui s'imposaient.

Aussi bien les Allemands que les Russes ont tiré les enseignements logiques de ces batailles perdues en instruisant, équipant et organisant leurs troupes de renseignements d'une manière exemplaire. C'est ainsi, par exemple, qu'un homme sur sept était soldat de renseignement dans l'armée allemande. Quoique nous eussions appris à temps l'équipement de toutes les formations de l'armée allemande, et d'autres armées, avec des appareils radio portatifs, nous avons tardé à en tirer les conséquences pour nous en tenir, jusqu'à ces dernières années, en tous cas en ce qui concerne l'infanterie — notre force prin-

cipale — avant tout au coureur, le vieux moyen de transmission qui avait certes fait ses preuves mais qui est beaucoup trop lent. L'une des raisons invoquées alors pour justifier cette décision fut que, sur le champ de bataille, seuls les moyens primitifs sont utilisables tandis que la radio et les moyens similaires sont trop compliqués et dispendieux. Rendons grâce à Dieu de n'avoir pas dû payer cette erreur du sang de nos soldats.

Nous voyons ainsi que le facteur temps nécessité par l'emploi des services de liaison et transmission influence fortement la conduite des opérations. Plus il faudra de temps pour prendre liaison ou pour assurer une transmission, moins il en restera aux commandants de tous grades pour prendre encore en temps utile leur décision tactique et à la troupe pour exécuter les ordres reçus.

La seconde guerre mondiale est caractérisée par l'influence du moteur sur la conduite de toutes les opérations. Le temps qu'il fallait précédemment pour franchir de grandes distances a fortement été réduit. En revanche, les possibilités de surprises ont fortement augmenté puisque les concentrations de troupes destinées à une opération peuvent avoir lieu loin à l'intérieur du pays ou dans la zone des arrières et y être parfaitement camouflées. Grâce au moteur, il est possible de déplacer en très peu de temps et sur de grandes distances d'importants effectifs. Des réserves aussi peuvent facilement être déplacées sur de grandes distances comme il est possible, au cours de la bataille, de créer des points d'effort principaux beaucoup plus facilement qu'autrefois. La mobilité réalisée à nouveau grâce au moteur, sous forme de troupes blindées motorisées et d'aviation, permet sur le champ de bataille de créer de rapides changements de situation dont seul pourra se rendre maître celui qui réussit à s'informer rapidement de la situation de ses propres troupes et de celle de l'ennemi. Le temps restant à disposition pour prendre une décision est en même temps réduit à un minimum.

Il était donc tout à fait normal, dans la guerre qui vient de se terminer, que les chefs des formations blindées cherchent à conduire leur troupe comme d'anciens commandants de cavalerie, en restant en première ligne, mais en se servant de la radio, et que des commandants d'armée surveillent depuis leur avion les mouvements de leurs troupes et de l'ennemi. Il en est toutefois résulté le désavantage trop souvent ignoré, surtout du côté allemand, de l'éloignement du chef de son indispensable et souvent important état-major. De ce fait, les services de liaison et de transmission furent souvent placés devant des problèmes presque insolubles. L'éloignement trop fréquent du chef de son état-major conduit à une juxtaposition et à une confusion des compétences en matière de commandement en ce sens que le supérieur a tendance à s'immiscer dans l'activité de ses subordonnés ou à ignorer l'existence d'un commandant intermédiaire. Cela eut souvent pour effet d'enlever toute idée d'initiative aux chefs subalternes et les engagea à attendre des ordres de peur de devoir donner des contre-ordres. Les phases initiales et finales de la dernière guerre ne permettent pas de tirer des conclusions car, chaque fois, le rapport des forces était si inégal que l'on utilisa des procédés qui, avec des adversaires sensiblement égaux, eussent été absolument exclus.

Pendant la campagne d'Afrique, de très graves dommages sont résultés du fait que le maréchal Rommel quittait si souvent son état-major et soit resté plusieurs fois séparé de lui pendant des jours sans pouvoir être atteint. Ces difficultés auraient été plus tôt déjà la cause d'un désastre si l'habileté des chefs subalternes de tous grades n'avait réussi à en venir à bout.

L'affaiblissement des forces de l'armée allemande après l'invasion permit aux Alliés, grâce à l'emploi d'énormes quantités de matériel, d'établir un réseau extraordinairement serré de transmissions, réseau soumis pour ainsi dire à aucune action adverse. La consommation de matériel téléphonique et

radio a été énorme. Je n'ai eu personnellement qu'une fois l'occasion, en automne 1944, dans le secteur de Belfort, d'observer quelque peu le service de liaison des Alliés. Il y avait une telle profusion de matériel qu'elle serait absolument invraisemblable chez nous et que, même pour les Alliés, s'ils avaient eu à faire à un adversaire capable de réagir, cela aurait pu avoir les conséquences les plus fâcheuses.

Il est intéressant de constater que nos deux missions militaires envoyées à l'armée française au printemps 1945 ont été littéralement submergées par l'appareil allié des liaisons et transmissions. Les membres de ces missions ne pouvaient croire tout ce qu'ils voyaient, quoiqu'ils n'aient rien vu de nouveau qui, du moins en théorie, ne leur soit connu. Il serait toutefois faux de croire maintenant chez nous qu'en engageant un plus grand nombre de moyens de transmission on obtiendra sans autre plus de mobilité dans la conduite des opérations. Dans une armée de milices ne disposant que de périodes réduites d'instruction, les difficultés à vaincre seront plus grandes qu'ailleurs, même avec un plus grand nombre de moyens de transmission. L'instruction à court terme exige non seulement que les chefs contrôlent souvent l'exécution des ordres donnés, donc s'absentent souvent de leur poste de commandement, mais également qu'ils soient d'une manière beaucoup plus suivie qu'à l'étranger auprès de leur état-major. Ce sont là deux exigences diamétralement opposées et qui ne trouveront leur solution que si le chef responsable dispose d'un remplaçant parfaitement à la hauteur de sa tâche. Personne ne saurait mieux occuper ce poste qu'un excellent officier de renseignement, à la fois constamment au courant de la situation et toujours en liaison avec son chef.

Cela suppose également le fonctionnement parfait des services de liaison et transmission. Le fait que des frictions de ce genre ne peuvent jamais ressortir complètement de nos manœuvres eut certainement pour effet que l'on apprécia jusqu'ici d'une manière tout à fait fautive l'importance de

l'officier de renseignements et que l'on confia si souvent ce poste à des officiers de seconde qualité. Il semble qu'au contraire les fonctions d'officier de renseignements devraient être confiées aux meilleurs candidats prévus pour un grade supérieur. Ceux-ci auraient ainsi en même temps l'occasion de se mettre au courant de la conduite tactique de l'échelon supérieur et d'accomplir, en quelque sorte, un stage en vue du commandement qu'ils doivent prendre plus tard. On fit au contraire de l'officier de renseignements, à cause du rapport de combat, une espèce de comptable des renseignements sans penser à la vraie importance de cette fonction. En temps de paix on a toujours pu se contenter de cela car aucun sang ne coulait.

J'en arrive ainsi au *service d'information*, le domaine par excellence de l'officier de renseignements. Tandis que les services de liaison et transmission représentent le piano, l'officier de renseignements est le virtuose qui joue de cet instrument, qu'il doit connaître à fond pour en tirer le maximum. Ceci doit logiquement conduire à ce que, chez nous aussi, le service de liaison et de transmission soit placé, avec le service d'information, sous une direction unique, avec un chef responsable. Celui-ci prendra la responsabilité d'un travail de collaboration intelligent et devra savoir coordonner les services de liaison et d'information, si l'on veut être sûr du bon fonctionnement de l'ensemble. De même qu'une tête ne saurait vivre sans membres, les membres ne peuvent vivre sans tête.

Le *service d'information* se subdivise en deux domaines distincts : le service de renseignements à l'étranger et celui nécessaire à la conduite des troupes.

Le service de renseignements à l'étranger a, entre autres, pour tâche de veiller à la sécurité du pays en se procurant à temps les renseignements permettant de conclure à une intention agressive d'un voisin. A côté de cela, il a l'importante mission d'informer le commandement et la troupe de la com-

position des armées étrangères, de leur organisation, des principes tactiques servant de base à leur instruction et de leur équipement technique. Le service d'information technique doit se tenir au courant des nouveautés étrangères afin d'annoncer au commandement supérieur quels nouveaux moyens de combat sont susceptibles de modifier l'aspect de la guerre. Il doit pouvoir le faire suffisamment tôt pour que, dans ce domaine également, des mesures efficaces puissent être prises ou qu'en tous cas une surprise complète soit exclue. Des contre-mesures de caractère technique exigent beaucoup de temps, surtout chez nous, pour être efficaces. Nous n'aurons certes pas toujours la chance de pouvoir encore rattraper ce qui n'avait été fait avant, comme nous avons partiellement pu le faire pendant ces deux services actifs. Dans le cas le plus défavorable, nous devons entrer en guerre avec ce que nous possédons, c'est-à-dire sans possibilité de corriger ce qui nous manque, encore moins de créer du nouveau. Les négligences et erreurs ont chez nous des suites beaucoup plus graves que dans les grands pays disposant d'une puissante industrie de guerre. Notre service de renseignements continue de ce fait à être en état de guerre pendant les périodes de paix. S'il ne réussit pas dans sa tâche, cela équivaut à perdre la première bataille décisive. Il n'est actuellement pas encore possible de voir dans quelle mesure la conduite de la guerre au moyen de projectiles autopropulsés à grand rayon d'action empêchera les grandes puissances d'utiliser en plein leur potentiel industriel. Il est par contre certain que les conséquences des négligences qu'elles auraient eues seront plus graves à l'avenir que ce fut le cas jusqu'ici.

Quelques exemples vécus pendant la dernière guerre montreront l'importance de ce que je viens de dire. C'est au printemps 1943 que les Anglais obtinrent les premiers renseignements sur l'existence d'armes de représailles allemandes alors que — ceci dit entre parenthèses — nous en étions déjà informés depuis l'automne 1942. Il s'agissait pour les Alliés de

trouver rapidement la parade qui convenait. Cela signifiait, d'une part, découvrir d'abord puis détruire les centres de production de ces nouvelles armes, chercher et détruire les emplacements d'où ces bombes volantes « V » pouvaient être lancées, puis, d'autre part, prendre en Angleterre même les mesures de protection, c'est-à-dire mettre en place de nombreuses batteries de D.C.A., équiper celles-ci de fusées-radar, installer sur les côtes est et sud des radars-avertisseurs et tenir prêtes à intervenir des formations de chasseurs. Si l'attaque allemande avec ces armes de représailles avait encore eu lieu en 1944, ou même plus tôt déjà, avec la violence et l'effet de surprise qui eussent certainement été possibles alors que les mesures de défense alliées n'existaient pas encore, la situation aurait encore pu complètement se modifier dans la dernière phase de la guerre. C'est du reste ce que l'on a officiellement reconnu du côté allié.

Un autre exemple est celui de la bataille aérienne au-dessus de l'Angleterre, bataille perdue par les Allemands uniquement grâce au bon fonctionnement du service avancé d'alerte-radar dont les Allemands ignoraient l'existence. Les Allemands étant dans l'impossibilité de rattraper l'avance alliée dans ce domaine, ils eurent besoin d'environ un an et demi pour construire de bons appareils radar utilisables à la guerre.

L'exemple suivant est tiré de la campagne allemande de Pologne en 1939. Il montre quelles conséquences peut avoir une information erronée de la troupe en ce qui concerne la force et l'armement de l'ennemi. Les troupes polonaises avaient été instruites par leurs chefs que seule une faible partie des chars allemands étaient réels, tandis que leur masse n'aurait été que des attrapes en bois. Cette erreur d'appréciation eut pour conséquence des pertes absolument insensées et conduisit la cavalerie polonaise à charger les chars allemands !

Il en advint de même aux Français lors de la percée des chars allemands au travers des Ardennes. Le haut commandement français partait de l'idée préconçue qu'il était impossible

d'employer des chars dans les Ardennes et ne défendit, en conséquence, ce secteur qu'avec des moyens insuffisants. Comme vous le savez, c'est justement là qu'attaquèrent la masse des forces blindées allemandes et c'est ensuite depuis Sedan que fut réalisée la percée décisive en direction de la Manche. Les troupes françaises croyaient pouvoir arrêter les chars allemands avec leurs canons antichars de 25 mm. et furent par la suite bousculées sans remède.

Un autre exemple qui eut pour les Allemands de graves conséquences dans le domaine de la technique fut l'apparition des chars russes des modèles T 34, KW I et KW II. Ces chars ne pouvaient être mis hors de combat par le canon antichars allemand de 50 mm. Il s'ensuivit une pénible crise de la défense antichars suivie, du côté allemand, d'énormes pertes en personnel et matériel. Ces pertes ne furent jamais comblées et eurent un effet décisif pour la défaite finale allemande.

Encore un autre exemple de surprise dans le domaine technique fut l'emploi par les Allemands des charges explosives creuses, la première fois lorsqu'ils s'emparèrent du fort belge d'Eben-Emael. Nous n'avons réussi qu'après plusieurs années à découvrir la vraie cause de la chute rapide de cette importante forteresse. Et pourtant, l'invention de la charge creuse date de 60 ans environ, mais a été oubliée et ne fut jamais utilisée dans un but militaire.

Il serait facile de trouver encore un grand nombre d'exemples semblables. Ceux que je viens de citer ne cherchent qu'à vous montrer quelles tâches incombent au service de renseignements à l'étranger et au service d'information de la troupe. Je laisse ici intentionnellement de côté l'appréciation de la situation générale en vue des décisions à prendre par le commandement supérieur.

Le but de l'ensemble du service de renseignements est résumé dans la formule « appréciation de la situation ». Le travail fourni par le service de renseignements n'est pas un but en soi ; c'est au contraire un moyen de se procurer les

données nécessaires à une juste appréciation de la situation. Il est absolument indifférent que ce soit le chef ou l'un de ses aides qui procède, à l'un quelconque des échelons de commandement, à cette appréciation de la situation. L'essentiel est de se procurer les données indispensables à cette appréciation, c'est-à-dire les réponses aux cinq questions connues : qui, quoi, comment, où et quand ? Les réponses à ces questions sont en effet déterminantes pour la décision à prendre par les commandants de n'importe quel grade. Plus haut en grade est le commandant, et plus nombreuses seront les différentes sources auxquelles il faudra avoir recours pour répondre clairement à ces cinq questions. Celles-ci se rapportent aussi bien à l'ennemi qu'à nos propres troupes. Cela me conduirait trop loin de vouloir vous énumérer tout ce qu'il faut considérer pour répondre complètement aux questions posées. Aussi, je me bornerai, conformément au titre de ma conférence, à vous exposer en quoi les connaissances techniques en matière d'armement influencent la réponse à ces questions et dans quelle mesure elles sont utiles ou indispensables. Je ne considérerai également que le côté défensif du problème et les exigences du service de renseignements à la troupe. Je laisserai de côté tout ce qui, dans ces cinq questions, concerne nos propres troupes pour me borner à l'ennemi et aux questions d'armement. Rappelons-nous toutefois que ceci n'est qu'une infime partie de ce que nous avons coutume de nommer « avoir une claire vue d'ensemble de la situation ».

Il est bon que vous vous souveniez toujours qu'à la guerre on ne sait que très peu de choses de l'ennemi et que l'on doit, par conséquent, constamment chercher à éclaircir la situation. C'est précisément là la tâche du service de renseignements, plus particulièrement celle de l'exploration, quels que soient du reste les moyens engagés et quel que soit celui qui l'ordonne. Pour obtenir des renseignements, il faut donner un ordre, ils ne viendront pas d'eux-mêmes. Et malgré tous les ordres que vous pourrez donner, jamais vous n'apprendrez tout ce que

vous désirez savoir. Ce que vous apprendrez ne sera pas toujours clair mais vos connaissances militaires sont là pour vous aider à trouver la réponse à un grand nombre de questions ou, si je m'exprime autrement, vous ne sauriez apprécier à leur juste valeur les rapports que vous recevrez que si vous possédez les connaissances nécessaires. De même, vos organes d'exploration ne vous seront vraiment utiles que s'ils sont capables de vous rapporter exactement ce qu'ils ont vu et constaté, ce qu'ils ne pourront faire du reste que s'ils connaissent l'ennemi et ses moyens de combat. C'est également une des tâches de l'officier de renseignements que d'arriver à ce résultat. Pour vous faciliter ce travail, on vous a remis pendant le service actif une documentation variée : les tableaux d'uniformes d'armées étrangères, un ouvrage intitulé « canons et chars de combat » contenant des vignettes et des tabelles, les bulletins périodiques « neue Waffen » édités en allemand seulement, ainsi qu'un grand nombre de rapports complets sur le développement des différentes armes, des dépliants de silhouettes des différents modèles de chars des armées en guerre, des maquettes de chars en gips, des collections de diapositifs et de photographies pour projections et les brochures « enseignements de la guerre » avec leurs nombreuses illustrations. Ainsi que j'ai pu m'en convaincre à l'occasion de plusieurs cours pour officiers de renseignements, la plupart de ces travaux garnissent malheureusement, encore à l'heure qu'il est, les caisses de bureau des commandants de tous grades. Dans quelques divisions seulement les officiers d'état-major général chargés du service de renseignements se sont donné la peine de renseigner leurs camarades à la troupe sur ces moyens d'enseignement, leur facilitant ainsi leur tâche. C'est pourquoi l'on ne peut faire maintenant de reproche aux officiers de renseignements de la troupe si, dans leurs corps de troupes, que ce soit un régiment ou un bataillon, pas plus le commandant que ses officiers, sous-officiers et soldats ne connaissent par exemple les caractéristiques techniques et les conditions

d'engagement au combat d'un char, d'un canon auto-moteur ou d'un canon d'assaut, si personne ne sait comment l'ennemi éventuel nous apparaîtra, avec quels moyens de combat ses différentes subdivisions se présenteront à nous, ou encore avec quelle efficacité des armes ennemies nous devons compter et de quelle manière il nous faudra, par conséquent, engager nos propres moyens pour en tirer le rendement maximum. En temps de paix et aux manœuvres, cela ne joue pas un rôle décisif ; d'abord on tire à blanc, ensuite on a en face de soi un ennemi qui, pour remplir sa tâche, dispose des mêmes moyens que ceux que nous avons nous-mêmes, ce qui ne sera certainement pas le cas à la guerre. En outre, il n'est pas très difficile, avec l'aide de la presse, voire de personnes se trouvant dans la région occupée par l'adversaire, d'apprendre même par téléphone où, qui et quoi se trouve devant soi. La plupart du temps on sait du reste déjà d'avance où le défilé aura lieu et dans quelle direction les opérations se dérouleront. De mauvaises langues ont même affirmé que le meilleur officier de renseignements était celui qui réussissait à utiliser au mieux ces moyens douteux d'information. Il suffira de vous raconter les quelques petits exemples suivants, que j'ai personnellement vécus, pour que vous compreniez combien les connaissances de nos troupes étaient absolument insuffisantes, en ce qui concerne l'armée allemande, au début du service actif.

C'est ainsi que nous parvint, fin août 1939, un rapport de X disant qu'un général allemand en uniforme venait de franchir la frontière, qu'il avait été fait prisonnier et conduit immédiatement à Y. Ce prétendu général se révéla être, par la suite, un sous-officier pompier appartenant à un dépôt de munitions ! Personne n'était capable de distinguer les uniformes et insignes de grades d'autres organisations de ceux de l'armée allemande, encore moins de distinguer entre eux les différentes armes et les grades.

Une autre fois, nous reçûmes le rapport alarmant suivant : « des chars allemands se trouvent dans la région de Y., le

commandement de l'armée désire que ce fait soit immédiatement contrôlé ». En peu de temps le seul char vu s'était multiplié et se révéla être tout simplement une voiture tous-terrains appartenant à une patrouille d'exploration !

Nous rions de cela maintenant quoique de tels exemples existent en quantité. Ils n'étaient certes pas propres à clarifier la situation d'alors. Encore au printemps 1945, un officier qui commandait à la frontière expliquait à ses officiers, alors que mes organes faisaient entrer en Suisse un obusier d'infanterie allemand de 7,5 cm., qu'il s'agissait là d'un canon d'assaut. On peut se demander ce que cet excellent homme se serait figuré avoir en face de lui s'il avait reçu le rapport qu'un groupe de canons d'assaut prenait position face à son secteur frontière et que de l'infanterie se préparait à l'attaquer ? Aurait-il su prendre les dispositions qui s'imposaient ? Est-ce que sa troupe aurait été fractionnée et préparée de manière à pouvoir se défendre contre ces engins blindés ? Et, d'autre part, quelle image le commandement supérieur se serait-il fait de la situation en recevant ce rapport ? Personne ne pensait qu'il pouvait s'agir ici d'obusiers d'infanterie. Réfléchissez un peu sérieusement à tout cela et vous comprendrez facilement ce qu'il faut entendre par connaissances techniques que doit posséder un officier de renseignements et lesquelles il est absolument nécessaire d'avoir. L'essentiel est, dans ce cas, que l'officier de renseignements puisse annoncer à son commandant qu'il s'agit d'obusiers légers d'infanterie, pour lesquels il est indifférent que leur calibre soit de 7,5 cm. ou de 76,2 mm. Il suffira donc qu'il sache distinguer entre les différents types de matériels étrangers.

Sans posséder les connaissances élémentaires de nos signatures et tant que nous n'en possédons de réglementaires pour désigner les matériels d'un ennemi éventuel, pas plus les organes d'observation que les troupes ne pourront transmettre un rapport clair. Que peut-on en effet tirer d'un rapport annonçant qu'on a observé des tanks si l'on ne sait s'il s'agit

de véhicules blindés d'exploration, de chars de combat, de canons d'assaut, de voitures blindées de transport de troupes ou de canons automoteurs ?

C'est pourquoi je considère comme l'une des tâches principales du service de renseignements de veiller à ce que la troupe soit suffisamment instruite de l'aspect et des caractéristiques des principales armes d'un ennemi éventuel, afin qu'elle soit à même de faire des rapports exacts. Pour cela, il faut que l'officier de renseignements ait non seulement des connaissances techniques étendues mais qu'il possède en plus, à côté du temps nécessaire à cela, le sens de ce qu'il est indispensable qu'il enseigne à la troupe et de ce qu'il n'est pas nécessaire qu'elle sache. Etant donnés les changements rapides que subit la technique de guerre et souvent son extraordinaire développement, il va de soi que surtout les officiers doivent se tenir au courant. Cette tâche ne saurait être celle du commandant, qui a déjà suffisamment à faire. C'est bien dans cette idée qu'on lui a donné pour aide un officier de renseignements qui est tenu au courant des nouveautés par l'officier de renseignements de l'échelon de commandement supérieur. C'est la raison pour laquelle les rapports de la section des renseignements n'étaient transmis pendant le service actif qu'aux unités d'armée et aux officiers instructeurs : on ne voulait pas s'immiscer dans la sphère de commandement des commandants de troupes. Malheureusement, la plupart de ces rapports restèrent complètement ignorés des officiers de renseignements. Il est probable que si ces derniers avaient exigé de leurs commandants d'obtenir les informations dont ils avaient besoin, ils les auraient obtenues. Pas plus que l'on obtient des renseignements et des rapports sans ordonner leur recherche, on n'obtiendra d'être informé par son supérieur si on ne le prie de demander ces informations. Si nous voulons disposer d'observateurs tant soit peu utilisables et recevoir de bons rapports en temps de guerre, il faut commencer sérieusement, en temps de paix déjà, à instruire la troupe. Il faut ensuite exiger que dans

tous les rapports on utilise les désignations et signatures officielles des différentes armes, ceci afin d'éviter les malentendus et de réduire à un minimum les demandes de précision ultérieures. Les rapports et ordres ne peuvent non plus être formulés d'une manière concise si le destinataire et l'expéditeur ne comprennent de la même façon les signatures et termes utilisés, c'est-à-dire s'ils ne connaissent à fond le langage militaire. Un petit exemple récent suffira à vous montrer à quels malentendus peuvent conduire l'inexactitude et l'ignorance en ce domaine. Le rapport du chef d'état-major américain Marshall contient beaucoup de choses très utiles permettant d'apprécier le développement technique futur du matériel de guerre. C'est ainsi qu'il mentionne, entre autres, le « Browning automatic rifle », soit la désignation officielle d'une arme américaine correspondant à notre fusil-mitrailleur. Dans la traduction faite par un bureau militaire suisse toute la phrase correspondante se réfère au fusil automatique d'infanterie, ce qui, si cela n'avait été corrigé à temps, eût conduit à des déductions tout à fait erronées.

Plus haute est la fonction de l'officier de renseignements, et d'autant plus complètes doivent être ses connaissances militaires générales, ses connaissances techniques et ses connaissances en matière de service de renseignements. Nous faisons donc, à mon avis, une profonde erreur lorsque nous utilisons comme officiers de renseignements des états-majors des unités d'armée de jeunes officiers d'état-major général n'ayant eu jusque là absolument rien à faire avec le service de renseignements de l'Armée et de la troupe. C'est également, toujours à mon avis, une erreur qu'il existe un mode d'avancement spécial pour l'officier de renseignements, dont la carrière militaire s'arrête au grade de major. Pas plus qu'on ne transfère dans l'état-major général un officier qui est insuffisant à la troupe, et que son attribution à un état-major d'unité d'armée n'arrête son avancement, il n'est logique de le faire pour un officier de renseignements. Il s'agit pourtant d'un aide

du commandement. Il n'est en effet pas très indiqué de se choisir de mauvais aides à moins qu'on ne considère son officier de renseignements comme un comptable et non comme un aide réel, tâche pour laquelle un secrétaire d'état-major serait bien mieux à sa place. Il ne sert à rien de vouloir corriger peu à peu ces erreurs et il serait préférable de carrément rénover.

La conduite de la guerre moderne est actuellement si profondément influencée par la technique et la science que, dans une armée de milices, seuls ceux qui possèdent une certaine maturité militaire sont dignes de devenir des aides du commandement. Ils devront s'astreindre à faire hors service une bonne partie des études nécessaires, qu'une courte école ne peut que compléter et raffermir. Ceci est surtout vrai pour l'officier de renseignements. Sans direction centrale, l'étude hors service est impossible. On ne peut en effet exiger que chaque officier cherche et trouve lui-même, parmi la quantité de livres et articles militaires, ce qui a vraiment de la valeur et ce qui est nécessaire. De même, les officiers de renseignements ne peuvent être instruits à cette fonction s'ils ne possèdent une certaine expérience de la conduite de la troupe, sinon ils ne pourraient devenir de vrais aides du commandement. Tout au haut de la hiérarchie, il faut consentir une certaine spécialisation, en particulier en ce qui concerne les questions techniques. Mais là aussi, ce sont également les connaissances militaires fondamentales qui, malgré la spécialisation indispensable, auront la plus grande importance. Les qualités spécifiquement militaires et la faculté de juger sainement sont décisives et non pas les connaissances techniques et mathématiques, comme s'il s'agissait d'un ingénieur ou constructeur civil.

Voici également, à ce propos, quelques exemples :

A la fin de 1942, notre service de renseignements reçut un rapport selon lequel on se proposait, en Allemagne, de construire de l'artillerie ultra-lourde d'un calibre de 2 m. et pouvant tirer à plus de 100 km. Ce n'est que grâce à de bonnes connaissances militaires générales qu'il fut possible de supposer qu'il

pourrait s'agir de fusées. Les recherches faites sur la base de ce rapport confirmèrent par la suite cette supposition. Sans posséder une bonne instruction militaire fondamentale, il est impossible de comprendre les rapports existant entre les possibilités de développement technique d'une invention quelconque et ses possibilités d'emploi à des fins militaires. Une spécialisation si poussée n'est toutefois pas nécessaire pour l'officier de renseignements et le commandant de troupe. Ceux-ci doivent néanmoins savoir que des rapports de caractère technique paraissant invraisemblables doivent quand même être transmis.

A la fin de 1941, notre service de renseignements reçut un rapport concernant un nouveau moyen de défense antichars. Le nouveau projectile devait, selon ce rapport, se coller comme un aimant au blindage des chars, puis faire un trou au travers de celui-ci pour détoner ensuite à l'intérieur. Les recherches faites sur la base de ce rapport qui, sous cette forme, n'avait aucun sens, nous permirent de découvrir après plusieurs années qu'il s'agissait de la charge creuse dont le principe est à la base de tous les types de grenades antichars, « Panzerfaust », « Panzerschreck », « Bazooka », « Piat », etc. Ce rapport, d'apparence invraisemblable, est donc la source de recherches fructueuses effectuées par le service de renseignements techniques de l'armée.

Les belligérants peuvent éclaircir beaucoup plus vite de tels mystères grâce à la possibilité qu'ils ont d'examiner les objets trouvés sur le champ de bataille, objets qu'il est impossible aux neutres d'aller voir. Il va de soi que les belligérants gardent leurs découvertes, ne serait-ce déjà que pour assurer l'effet de surprise aux contre-mesures qu'ils prendront. Cela rendit nos recherches très difficiles, beaucoup plus que le lecteur des bulletins techniques du service de l'état-major général ne peut le supposer. Nous ne possédions en effet pour ainsi dire rien pouvant nous servir de preuves. On oublie cela complètement aujourd'hui, comme on oublie également la plupart du

temps qu'à l'étranger on ne montre jamais les nouveautés à nos représentants officiels mais uniquement ce qui peut être considéré comme déjà connu, et qui est parfois déjà périmé.

Les officiers de renseignements de la troupe devraient, plus que ce ne fut le cas jusqu'ici, faire rapport également en temps de paix, sur tout ce qu'ils apprennent à l'occasion de conversations avec des étrangers et au sujet de quoi ils ne sont pas certains que ce soit déjà connu de longue date. Ce n'est qu'ainsi que nous pourrions espérer ne pas être surpris une fois par un moyen de combat inédit.

Les aides du commandement ne doivent pas être des égoïstes ne pensant qu'à leur avancement. Aucune fonction n'est si peu propre que celle d'aide du commandement pour mettre son titulaire en évidence et les plus graves dommages peuvent être causés par ceux qui feraient passer leur intérêt personnel avant leur devoir. S'il n'est pas toujours facile d'être un aide du commandement, cette fonction n'est, la plupart du temps, pas profitable non plus. En effet, si tout va bien, c'est en général le chef qui récoltera les lauriers tandis qu'il abandonnera le blâme à son aide lorsque ça n'a pas bien été. C'est pourquoi il est si important que, dans le choix des aides, on tienne compte du caractère des candidats, ce que l'on oublie malheureusement parfois chez nous.

L'esprit de concurrence entre collectionneurs de renseignements alla souvent très loin. Certaines sources de renseignements devinrent propriétés personnelles et on les tenait secrètes par peur de la concurrence et malgré qu'elles eussent beaucoup plus fourni à des spécialistes techniciens du service de renseignements que ce que ces collectionneurs occasionnels étaient capables d'en tirer. Il ne sert à rien de fermer les yeux sur ces faits ou de vouloir les nier alors qu'il s'agit de trouver des améliorations.

Puisque la recherche et l'utilisation des renseignements sont, à la troupe, l'affaire de l'officier de renseignements, les exemples suivants vous montreront ce que l'on peut tirer des rapports reçus, à condition de posséder suffisamment de con-

naissances techniques et d'organisation militaire. Dans le domaine de la technique d'armement, il importe peu, pour l'officier de renseignements de la troupe, qu'il connaisse les détails physiques et mécaniques de la construction et du fonctionnement d'une arme. Il suffit qu'il soit au courant de la nature de celle-ci, de ses possibilités d'emploi et de son effet au but.

Admettons par exemple que le rapport suivant provenant du bataillon A parvient au poste de commandement du régiment C :

« Départ : PC. Bat. 0300. La patrouille d'officier X a rencontré inopinément l'ennemi à 0200 près du bois triangulaire au S.Pt. 456 ; elle a dû se retirer après avoir perdu 3 hommes. Elle a ramené un prisonnier grièvement blessé qui est mort à 0250. Cet homme appartient à une équipe radio du gr. art. à fusées 657 qui doit prendre position ce matin à 0400 près de O. Depuis cet engagement l'ennemi est très actif et s'oppose à toute tentative d'exploration de notre part. Nous vous envoyons les papiers et objets de valeur trouvés sur le mort. Le Cdt.Bat. est actuellement près de la cp. D. et compte être de retour à 0345. Plt. M., of.rens.Bat.A. » Arrivée au PC.Rgt. : 0325.

A quelles questions de son commandant l'officier de renseignements de régiment doit-il maintenant pouvoir répondre ou à quoi doit-il être capable de le rendre attentif si, du fait d'autres obligations, il n'a pas le temps d'étudier lui-même cet important rapport ?

1. Où trouve-t-on normalement de l'artillerie à fusées dans l'armée ennemie en question ? — Au corps d'armée et à l'armée.
2. Où et quand l'ennemi a-t-il engagé jusqu'ici son artillerie à fusées ? — Aux endroits d'effort principal, peu de temps avant l'attaque.
3. Comment l'ennemi a-t-il utilisé jusqu'ici son artillerie à fusées ? — Sous forme de courtes salves très denses neu-

- tralisant un secteur de terrain assez étendu, alors que son artillerie normale détruit en tir de précision des buts repérés.
4. L'artillerie à fusées ennemie utilise-t-elle des obus spéciaux ? — Non. Elle tire des obus brisants ou au phosphore munis de fusées percutantes ou à temps. Les obus au phosphore sont d'un très gros effet moral du fait des étincelles phosphorescentes qu'ils lancent. Il est clair que ces obus peuvent également être utilisés avec des fusées-radar.
 5. De l'artillerie à fusées a-t-elle déjà été utilisée dans le secteur de notre division ? — Non. Mais, après que le 2^e CA. eut subi de si lourdes pertes, nous avons reçu l'ordre de faire immédiatement rapport lorsque serait repérée de l'artillerie à fusées.
 6. De quelle force est un groupe d'artillerie à fusées ? — Il se compose de trois batteries de 12 pièces, chaque pièce a 24 tubes de lancement du calibre de 114,3 mm., total 864 tubes, qui peuvent même faire feu tous ensemble. Une salve a généralement la durée de une minute environ.

Admettons encore que le commandant de régiment ait, en son officier de renseignements, un bon aide de commandement et qu'il lui demande : « Que déduisez-vous de cela ? Faites-vous des suppositions ? » Celui-ci lui répondra : « Je pense que l'ennemi attaquera à l'aube et probablement dans le secteur S. où hier une tentative d'attaque ennemie a été repoussée dans notre barrage de mines-pédales. Le Plt. M. m'a dit, en me transmettant son rapport, que le major s'était rendu immédiatement auprès de la compagnie D. parce qu'il suppose que les efforts ennemis d'empêcher notre exploration cachent des intentions agressives, ce que semble du reste confirmer la présence d'une équipe radio près du bois triangulaire. J'ai donné l'ordre à M. de rester au poste de commandement parce que des ordres suivraient et d'intensifier son observation. »

Il est facile de se figurer la suite des événements. Vous voyez par cet exemple quelles connaissances doit posséder

l'officier de renseignements en technique d'armement et tactique d'engagement d'une arme. Il n'est pas nécessaire pour cela de savoir comment fonctionne un canon à fusées mais il suffit de connaître les principes selon lesquels l'arme est engagée, ce qui est toutefois indispensable pour une appréciation correcte de la situation. De toute manière, l'appréciation d'un rapport à sa juste valeur est beaucoup plus importante que le journal le mieux tenu ou l'inscription de la signature de l'artillerie à fusées dans la carte de situation. On fera cela lorsqu'on aura le temps. Le numéro du groupe ne joue qu'un rôle accessoire à côté de l'effet qu'il y a lieu d'attendre du tir de cette artillerie. Il suffira que ce numéro soit mentionné lorsque le rapport sera transmis à la division.

Encore un autre exemple :

A 0900 le bataillon A. reçoit le rapport suivant du régiment :

« L'ennemi vient d'utiliser pour la première fois dans le secteur de notre Bat. B. des appareils de visée de nuit du modèle « Sniperscope », ce qui causa d'importantes pertes. La troupe doit être informée de suite que nous devons nous attendre à ce que l'ennemi utilise ces appareils dans tout le secteur de la division. Il s'agit de prendre immédiatement les mesures de précaution qui s'imposent. En outre, les appareils ou les parties de ceux-ci dont on pourrait s'emparer doivent être remis sans tarder au Rgt. »

Le commandant de bataillon fait venir son officier de renseignements et engage la conversation suivante : « Que savons-nous du Sniperscope ? — Le Sniperscope est un appareil permettant de voir et de viser de nuit. Il s'adapte aux mousqueton, fusil, mitrailleuse et canon léger sans recul. Il permet, si les conditions atmosphériques sont favorables, de voir et de viser de nuit avec précision jusqu'à la distance de 200 m. Il peut également être utilisé, sans être placé sur une arme, comme instrument d'observation de nuit permettant de voir les mouvements jusqu'à environ 200 m. de distance, comme on

pourrait le faire de jour. Un brouillard opaque, la fumée, les nuages de poussière et de fumée artificielle, gênent les rayons infra-rouges. Toutefois, tout ce que l'on distingue de jour à l'œil nu à travers le brouillard peut être observé. Le projecteur de rayons infra-rouges utilisé par le Sniperscope est une source de lumière invisible ne pouvant être décelée que par des appareils détecteurs spéciaux. Nous ne possédons pas ces appareils. Il existe néanmoins une instruction provenant de la division concernant les rayons infra-rouges et qui a été distribuée il y a trois jours en 12 exemplaires à chaque compagnie. » — « Vous savez que j'ai convoqué les commandants de compagnies pour 1000 au poste de commandement pour une appréciation de la situation. Vous informerez ces messieurs, au début du rapport, de ce que vous savez de ces rayons infra-rouges et leur rappelerez les mesures de précaution qu'il faut prendre. Je leur donnerai ensuite mes ordres. Annoncez-vous à moi à 0950 avec les documents nécessaires en vue d'une discussion préliminaire. Vous me ferez rapport à la même heure sur l'effectif en moyens fumigènes dont disposent le bataillon et les compagnies, ainsi que sur le nombre de fusées éclairantes dont nous disposons. »

J'envisage qu'un cas semblable puisse se présenter n'importe quand à la guerre. Il vous montre le service de renseignements en activité, c'est-à-dire l'information et les transmissions réunies sous un seul commandement. Si le service d'information était entre les mains du « conseiller tactique » du commandant (ainsi qu'on a désigné un temps l'adjutant) l'utilisation des renseignements obtenus devrait également se faire par lui, ce qui conduirait à d'inutiles complications. Si les tâches de ces deux aides du commandement, l'adjutant et l'officier de renseignements, doivent être séparées, qu'elles le soient au moins en ce sens que l'adjutant aide le commandant dans toutes les questions concernant les ordres à donner à la troupe et l'officier de renseignements dans les questions concernant l'ennemi et la situation générale. Tous deux sont des aides et le terme conseiller qu'on a voulu leur appliquer est faux.

L'adjudant n'est rien d'autre que l'un des deux aides qui se complètent et, s'il le faut, se remplacent l'un l'autre. Cet exemple vous montre, quoiqu'il soit basé sur une supposition, quelles sont les connaissances techniques que je considère comme étant nécessaires à l'officier de renseignements de la troupe. Il suffira dans ce cas qu'il connaisse les possibilités d'emploi de l'appareil de visée à rayons infra-rouges et ses servitudes du fait de phénomènes naturels extérieurs. Par contre, il n'est pas nécessaire que l'officier de renseignements sache quelle est la longueur d'onde des rayons infra-rouges ; il est également inutile qu'il sache selon quels principes fonctionne l'écran fluorescent et comment il est construit ou qu'il sache que les appareils détecteurs sont à base de phosphore, ou encore s'il s'agit de cellules photoconductrices ou de tubes cathodiques. S'il est indispensable que le service de renseignements technique de l'état-major général sache ces choses-là, leur connaissance par l'officier de renseignements de la troupe ne saurait être au plus qu'un avantage.

Nous devons toujours veiller à ne pas être trop compliqués et nous efforcer de ne demander que l'indispensable, mais exiger cela. Ce que nous considérons comme indispensable doit vraiment représenter un minimum pour l'échelon de commandement correspondant, si l'on veut tenir compte de nos courtes périodes de service. Si les bulletins destinés aux commandants des unités d'armée, aux officiers d'état-major général et aux instructeurs mentionnent des détails techniques, vous comprendrez vous-mêmes que pour la troupe des instructions moins complètes sont à préférer. C'est pourquoi, dans un des exemples cités, j'ai mentionné une instruction de la division et non un bulletin du service de l'état-major général. Il appartient en effet, à mon avis, aux unités d'armée de rédiger les instructions destinées à leurs troupes, à moins qu'il ne s'agisse de questions de principe devant être diffusées jusqu'à la troupe par ordre du chef de l'état-major général ou du chef de l'instruction. Leur rédaction doit être adaptée à la troupe et elles seront généralement accompagnées d'un ordre. Il est faux de

vouloir trop ordonner et communiquer depuis en haut ; cela conduit à un emploi excessif de papier que la troupe n'apprécie pas. Nous devons avoir le courage de voir ces choses telles qu'elles sont car, en tant qu'officiers, nous sommes responsables de l'esprit et de la discipline de l'armée. Il serait en revanche faux de ne rien vouloir communiquer à la troupe ou d'exiger d'elle des connaissances scientifiques qui ne sont indispensables qu'aux seuls officiers de carrière.

Peu importe où l'on est placé pour faire son devoir, l'essentiel est que chacun à sa place fasse au mieux et mette sa personne au service de la chose qu'il sert. Chaque subordination et chaque autorité dans l'armée sont finalement des questions de personnalité et de confiance. La confiance est beaucoup plus une question de caractère et de cœur que d'intelligence. Si l'intelligence peut être comparée à une lame effilée, le caractère en est la poignée sans laquelle la lame ne peut être utilisée, à moins toutefois que l'on ne désire s'y couper les doigts.

Toute confiance est réciproque, du haut vers le bas comme du bas vers le haut. Cela est surtout vrai pour tous les aides du commandement. Il est donc à souhaiter que, lorsque l'on réorganisera le service d'information et de liaison, on demandera leur avis aux intéressés, en l'espèce les officiers de renseignements de la troupe.

Pour terminer, je désire citer deux appréciations de sources anglaise et américaine qui vous montreront comment des généraux expérimentés et ayant fait la guerre considèrent le bon fonctionnement d'un service de renseignements, de liaison et d'information. Ce sont :

« Un bon officier de renseignements vaut son poids en or. »

« Une division ayant un bon service de renseignements a plus de valeur qu'un corps d'armée avec un service de renseignements insuffisant. »

Ces constatations ne sont pas nouvelles. Lorsque nous étudions notre histoire suisse, nous sommes frappés par l'extraordinaire importance que les anciens Confédérés attri-

buaient au bon fonctionnement de leur service de renseignements. Dans de nombreuses batailles victorieuses ce sont d'exactes informations sur le moral, la force, l'armement et les intentions de l'ennemi qui servirent de base aux judicieuses décisions prises. Les Confédérés surent toujours compenser de cette manière leur infériorité numérique et créer ainsi dans leur troupes la volonté et la certitude de vaincre.

Nous voyons également que, dans les batailles perdues, la cause doit en être cherchée moins dans le manque de courage des combattants, pris isolément, que soit dans des divergences d'opinion entre les chefs subalternes ou dans leur indiscipline, soit dans leur inertie lorsque l'ennemi avait réussi à les surprendre et à les rendre peu sûrs d'eux-mêmes.

Ce ne sont pas les lois éternelles de la guerre qui ont changé mais uniquement les moyens de combat. La force de destruction inimaginable que possèdent certains de ces nouveaux moyens et la possibilité qu'il y a de les engager à de grandes distances ont modifié l'aspect de la bataille. Malgré tout, ce sera toujours l'homme qui animera les moyens de combat car c'est lui qui les engage et qui les sert, transformant ainsi en réalité le vieux dicton « l'histoire mondiale est le tribunal du monde ».

Maintenons la vieille tradition suisse qui a fait ses preuves et cherchons au moins à corriger notre infériorité matérielle et numérique par un excellent service de renseignements susceptible de nous préserver de la surprise.

Une bonne partie de notre force réside en cela. Souhaitons que la nouvelle conception, que tant de gens trouvent si nécessaire, ne l'oublie pas.

Major SCHAUFELBERGER.

(Traduction : Association suisse des officiers de renseignements.)